Ce qui change et le déjà fait

Diachronie et synchronie dans les sciences sociales et historiques

Bastien Bosa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/1032>

DOI : 10.4000/ress.1032

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 169-196

ISBN : 978-2-600-01575-2

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Bastien Bosa, « Ce qui change et le déjà fait », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 49-2 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/1032> ; DOI : 10.4000/ress.1032

CE QUI CHANGE ET LE DÉJÀ FAIT

DIACHRONIE ET SYNCHRONIE DANS LES SCIENCES SOCIALES ET HISTORIQUES

BASTIEN BOSA

Universidad del Rosario, Bogotá
bastien.bosa@urosario.edu.co

Résumé. Cet article propose une réflexion sur la place de la diachronie et de la synchronie dans la recherche sociale, en partant de l'une des contradictions indépassables pour toute appréhension du temps. Celui-ci peut être pensé sous l'angle de la concomitance (dont chacun a fait l'expérience et qui revient à penser le temps comme une «succession de présents différents») ou sous l'angle des processus (c'est-à-dire de la modification permanente des conditions de l'expérience en fonction d'une différenciation entre passé, présent et futur). Nous nous interrogerons sur ce que signifie travailler dans la diachronie ou dans la synchronie, en soulignant notamment la difficulté à distinguer clairement les deux approches: de nombreuses recherches habituellement pensées comme diachroniques ne le sont peut-être pas et, réciproquement, des approches pensées comme synchroniques s'articulent presque nécessairement avec une pensée des processus.

Mots-clés: épistémologie, temps, sciences sociales, diachronie, synchronie

Abstract. This article proposes a reflection on the place of the synchrony-diachrony distinction in social research. The understanding of time is structured by a recurring contradiction: time can be thought of in terms of "concomitant experiences" (time appears in that perspective as a "succession of different presents") or in terms of "processes" (insisting on the permanent modifications of social life on the basis of a differentiation between past, present and future). I will try to present as clearly as possible diachronic and synchronic approaches, before stressing the difficulty to separate them: some researches usually thought of as diachronic might include other dimensions, while conversely, investigations presented as synchronic almost necessarily articulate processual perspectives.

Keywords: epistemology, time, social sciences, diachrony, synchrony

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un me le demande et que je veuille expliquer, je ne sais plus

Saint Augustin, *Les confessions*, Livre XI

Il faut qu'il y ait jusque dans le changement même un aspect statique. (...) Un être qui vit est un être qui non seulement est, à un moment donné, différent de ce qu'il était auparavant, mais aussi est au même instant lui-même et différent de lui-même.

Durkheim É. (1955, p. 194)

Nous faisons tous plus ou moins de l'histoire pour éliminer l'histoire.

La commune historicité de leurs objets d'étude constitue – c'est aujourd'hui une évidence – l'une des caractéristiques principales de toutes les sciences sociales et historiques. C'est à dire qu'elles se penchent toujours sur des phénomènes historiquement contextualisés, inscrits dans le temps et l'espace¹. La question de la temporalité est donc fondamentale pour l'ensemble des chercheurs et, comme l'avait souligné Marc Bloch (1949, p. 5), le temps peut être considéré tout à la fois comme le « plasma même où baignent les phénomènes » et comme le « lieu de leur intelligibilité ». Et pourtant, il nous semble qu'il subsiste de nombreuses incertitudes et confusions sur la question. De manière symptomatique, les sociologues et anthropologues ont d'ailleurs tendance à considérer que les réflexions sur le temps ne les concernent guère². La divi-

1 Comme l'écrivait G. Lenclud (1993, p. 1229) : « Les phénomènes dont traitent les sciences sociales et historiques n'ont aucun plus petit dénominateur commun "objectif" sinon celui qui consiste dans le fait qu'ils sont historiquement contextualisés et qu'ils présentent, à ceux qui se penchent sur eux, des propriétés de sens les rendant intelligibles et comparables. ».

2 L'essentiel des travaux s'intéressant au temps dans ces disciplines portent sur les différentes formes d'appréhension du temps par les personnes ordinaires. À la suite de Durkheim – qui pensait la sociologie du temps comme un cas particulier de sa sociologie des formes de catégorisation – de nombreux auteurs (Gurvitch, Elias, Sorokin, etc.) ont étudié le temps comme objet de représentations collectives et comme institution sociale : ils ont montré, d'une part, que les perceptions du temps (ordinaires ou savantes) n'était ni uniformes, ni homogènes et, d'autre part, qu'elles étaient le produit d'une activité collective. Pour une vision synthétique de ces travaux, voir Lallement (2008). Voir également dans cette logique, G. Pronovost (1996) et S. Tabboni (2006). Ces différentes questions ne seront pas abordées ici cependant. Plutôt que de nous intéresser aux travaux prenant explicitement le temps pour objet, il s'agit pour nous de réfléchir aux manières pratiques permettant de rendre compte, ou non, de la dimension processuelle du social, quel que soit l'objet d'enquête. Le couple diachronie/ synchronie – issu de la linguistique saussurienne pour

sion arbitraire des sciences sociales en disciplines séparées semble leur faire apparaître le « temps » comme un « domaine réservé », pour lequel seuls les historiens (ou éventuellement les philosophes) auraient leur mot à dire. Cette relative absence d'intérêt conduit à de nombreux malentendus. Certains associent notamment l'étude du passé à la diachronie et celle du présent à la synchronie. Or, il est évident que toute recherche, qu'elle porte sur le passé ou sur le monde contemporain, peut tout autant s'intéresser à des processus (plus ou moins long³) qu'à des configurations chronologiquement et géographiquement circonscrites. D'autres confondent la prise en compte de l'historicité des mondes sociaux et la seule étude du changement (ou de la diachronie)⁴. Il est pourtant manifeste que, là aussi, la volonté d'analyser un moment singulier ne revient pas à en nier l'historicité. Dans ce cas, le chercheur doit certes mettre de côté temporairement la dimension diachronique pour se concentrer sur l'étude d'un état particulier (dont il s'agit de dégager les composantes). Mais cet état est lui aussi nécessairement « pris » dans l'histoire, puisqu'il s'agit toujours du résultat d'un processus historique et social de construction⁵. Malgré les différences de perspective qu'elles impliquent, les démarches diachroniques et synchroniques ne peuvent donc faire abstraction de l'historicité du monde social. La différence est que la première l'aborde sous l'angle des processus et des évolutions, tandis que la deuxième étudie les phénomènes sociaux comme

distinguer l'étude des « états » de celle des « évolutions » – nous sert donc essentiellement à distinguer les approches « processuelles » ou « instantanées » du social.

- 3 La différence est que, dans un cas, c'est le présent (et non un moment du passé) qui constitue un point d'aboutissement.
- 4 Une confusion similaire, mais dans un autre registre, est celle qui consiste à assimiler le social au collectif. Comme l'ont bien montré Norbert Élias et Pierre Bourdieu, la force des mécanismes sociaux n'est jamais aussi puissante que lorsqu'elle prend appui sur les propriétés en apparence les plus personnelles (voir même les plus corporelles) des individus.
- 5 Nous aurions pu développer également l'opposition trompeuse entre les choses « qui changent » et celles « qui ne changent pas ». Les phénomènes que l'on pense habituellement sous l'angle de la continuité et de l'inertie implique en réalité un travail permanent de « reprise » et de « régénérescence ». Réciproquement, même les révolutions les plus radicales n'opèrent jamais un déblaiement total. On se référera par exemple au travail de Michel Vovelle (1976) sur les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820, dans lequel il montre que les événements et les institutions révolutionnaires ont eu un impact indéniable sur les activités culturelles villageoises, sans pour autant avoir réussi à supprimer toute continuité avec la période antérieure.

résultats d'une histoire oubliée et rendue inconsciente (i.e. une histoire *incorporée* et *objectivée* aurait dit Durkheim), mais qui constitue, pour les membres d'un groupe donné, des contraintes bien réelles pour l'action⁶. Si, pour des raisons de priorité analytique, le chercheur peut insister sur la question du changement, ou au contraire la mettre entre parenthèse, il ne peut par contre jamais considérer le monde qu'il étudie comme en dehors de l'histoire.

Par ailleurs, même chez les historiens, il me semble que la réflexion n'est pas toujours aussi claire que l'on pourrait le croire. L'une des constructions intellectuelles fondatrices à laquelle il est généralement fait référence pour penser la complexité et l'épaisseur du temps social est la fameuse distinction tripartite proposée par Braudel (1958) entre longue, moyenne et courte durées⁷. Cette distinction a rencontré un succès important et son apport heuristique est indéniable : elle a notamment permis de souligner la nécessité de prendre en considération l'épaisseur temporelle et la pluralité des temporalités (temps quasiment immobile des structures ou temps géographique, temps moyen de la conjoncture ou temps social, temps court de l'événement ou temps individuel). On remarquera pourtant que, paradoxalement, cette conceptualisation de la temporalité reste inachevée car elle laisse à l'état d'impensé la question des rapports entre diachronie et synchronie. En effet, soit l'on considère que les trois temps dégagés par Braudel correspondent chacun à une forme spécifique de diachronie. Dans ce cas, tout est affaire de « durée », et le problème de la synchronie, qui est pourtant central dans le travail de tous les chercheurs en sciences sociales (historiens compris), reste entier. Soit l'on associe la diachronie à une durée et la synchronie à une autre. Le problème, nous y reviendrons, est que la courte ou la longue durée peuvent apparaître chacune, suivant le point de vue adopté, comme une incarnation de la diachronie ou de la synchronie. Enfin, une dernière solution

6 Cette idée était également très présente chez Lucien Febvre (1930, p.587) qui notait que les sociétés demeuraient toujours « lestées du poids d'une partie, plus ou moins grande, de leur passé ».

7 Notamment dans la préface de sa thèse puis dans son célèbre article sur la « longue durée ». D'autres tentatives de différenciation des temporalités pertinentes ont été faites, mais il nous est impossible de les détailler ici (par exemple celle de E. Labrousse (1948) autour de l'opposition entre l'économique, le social et le mental ou celle de G. Gurvitch (1963) autour des huit genres de « temps sociaux » qui seraient articulés aux « différents paliers en profondeur de la société »).

consiste à reconnaître que la diachronie, autant que la synchronie, peuvent être associées à chacun des «temps» distingués par Braudel. La difficulté est que, dans ce cas, «tout est dans tout»: la distinction perd alors sa valeur opératoire ou heuristique puisqu'elle rassemble des éléments qu'il serait utile de distinguer⁸.

Nous n'avons pas l'ambition de résoudre ou de prendre en charge l'ensemble de ces difficultés dans le présent article, ni de proposer une théorie unifiée des temporalités dont traitent les diverses sciences sociales et historiques⁹. Il s'agira plus modestement de pointer quelques tensions irrésolues, en partant de l'une des contradictions indépassables pour toute appréhension du temps: celui-ci peut être pensé sous l'angle de la concomitance (dont chacun a fait l'expérience et qui revient à penser le temps comme une «succession de présents différents») ou sous l'angle des processus (c'est-à-dire de la modification permanente des conditions de l'expérience en fonction d'une différenciation entre passé, présent et futur)¹⁰. Nous essaierons de présenter dans un premier

- 8 Remarquons qu'il serait tout à fait possible de formuler le reproche inverse d'une séparation artificielle d'autres éléments: «l'étagement» des temps de l'histoire tend par exemple à renforcer l'opposition traditionnelle entre «événements» et «structures» comme si les premiers pouvaient exister sans les deuxièmes. Ce sont là des difficultés inhérentes à tout effort de conceptualisation et Braudel a d'ailleurs toujours mis en avant le fait que les trois temporalités qu'il distinguait ne constituaient que des modèles d'analyse.
- 9 L'une des difficultés centrales pour penser la question du «temps» est liée au caractère profondément polysémique de la notion. Celle-ci renvoie en effet à une série d'oppositions ou articulations qui se recoupent mais ne se confondent pas. Certaines réflexions reposent sur l'articulation entre instances du temps (passé, présent, futur); sur les dichotomies diachronique/synchronique ou dynamique/statique; sur la question des temporalités multiples (dont la différenciation entre longue, moyenne et courte durées est un exemple) ou de l'articulation d'échelles de temps (voir Revel J., 1996). D'autres insistent sur la question des régimes d'historicité (Hartog F., 2003) ou sur l'opposition entre différents types de temps (comme les différences «subjectif» / «objectif»; «enfermant»/«enfermé» que proposait W. Grossin [1996]). Au-delà de ces oppositions, on remarquera que les chercheurs ont recours à de nombreuses métaphores pour représenter le temps sans que les implications de ces images ne soient toujours explicitées: chronologie, durée, succession, répétitions, flux, rythmes, coulées, cycles, évolutions, oscillations, équilibre, stabilité, séquences, périodes, segments, moments, surgissements, simultanités, vagues, etc.
- 10 On retrouve ici ce que P. Ricoeur (1985, p.21-188) a appelé les «apories philosophiques du temps». Une autre aporie fondamentale pour toute appréhension du temps est liée à la contradiction entre son caractère continu (et donc insécable) et pourtant nécessairement interrompu par des jalons, à la fois quantitatif («phénomènes astronomiques et nombres servant

temps, et de façon aussi synthétique que possible, les approches diachroniques et synchroniques de façon séparée. Puis, nous soulignerons la difficulté à les distinguer clairement : nous montrerons d'abord que de nombreuses approches habituellement pensées comme diachroniques ne le sont peut-être pas et que, réciproquement, des approches pensées comme synchroniques s'articulent presque nécessairement avec une pensée des processus.

I. LA DIACHRONIE ET LA SYNCHRONIE

I.1. SAISIR LES CHOSES EN MOUVEMENT

Dénaturaliser par l'enquête génétique

La manière la plus évidente de souligner l'historicité de nos objets d'enquête consiste à en reconstituer la genèse sociale sur une plus ou moins longue durée. Si l'on veut remettre en cause la croyance en l'existence d'essences éternelles ou dénoncer les formes de naturalisation des objets sociaux, il nous faut en effet tenter de découvrir, par une démarche génétique, comment ils sont « advenus ». Contre la croyance en une sorte de « nature humaine » qui resterait constante à travers des temps immémoriaux, la pensée historisante a consisté à montrer que les personnes (leurs pensées ou leurs actions) ne pouvaient jamais être comprises que par référence à un devenir et à un enracinement historique. Les démarches génétiques ont donc pour point commun de prendre à la lettre l'idée selon laquelle les phénomènes dont traitent les sciences sociales et historiques ne « sont » jamais quelque chose avant de l'être devenu. Il existe cependant différentes manières de travailler suivant cette perspective.

Un premier ensemble de travaux peuvent servir de « cas limites » pour illustrer ces perspectives génétiques car ils ont pris précisément pour objet des secteurs de l'activité humaine que l'on avait généralement tendance à situer en dehors de l'historicité (c'est-à-dire à accepter comme des données constantes de l'histoire humaine). Le succès de ces travaux, lors de leur parution, était lié en partie au déplacement du regard et à l'« effet de révélation » qu'ils produisaient : ils permettaient en effet de mettre en perspectives des phénomènes tellement

à les repérer») et qualitatifs (« des événements, des rites, etc. »). Voir F. A. Isambert (1979).

naturalisés que personne n'aurait songé à mettre en doute leur évidence (d'où une insistance particulière sur la distance et les discontinuités).

Figure centrale de l'histoire des mentalités¹¹, Philippe Ariès (1960 ; 1975) a ainsi contribué à cette entreprise en soulignant l'historicité de deux phénomènes – l'enfance et la mort – dont on aurait pourtant pu penser qu'ils étaient intemporels ou « sans histoire ». Contre les évidences du sens commun, Ariès a ainsi affirmé que l'enfant n'avait pas toujours été enfant, mais qu'il l'était devenu. Retraçant les étapes et les formes de la distinction entre générations, il a montré que, vers le XI^e-XII^e siècle, rien ne distinguait fondamentalement l'enfant de l'adulte et que ce n'est que plus tard qu'une nouvelle conception de l'enfance est apparue dans la société française¹². Suivant cette même logique, il s'est intéressé à l'évolution des attitudes collectives devant la mort, faisant remarquer que ces dernières avaient, elles aussi, changé au cours du temps et qu'il était possible de dégager des étapes et des mutations claires.

De façon très similaire, Michel Foucault (1972 ; 1976) a voulu insérer dans le champ de l'histoire deux phénomènes – la folie et la sexualité – trop souvent acceptés comme des réalités de toujours. Dans son *Histoire de la folie*, il a ainsi décrit l'évolution des pratiques d'internement, des procédures sociales d'exclusion ainsi que des perceptions de la folie, de façon à rendre compte de l'émergence d'un nouvel ordre caractérisé notamment par la disparition du fou comme personnage familier de la vie quotidienne. De même, son *Histoire de la sexualité* entendait montrer que le désir avait une histoire. Selon lui, la façon dont étaient formulés et problématisés les rapports sexuels (mais également les cadres dans lesquels ils étaient pensés) avait considérablement varié dans le temps, allant jusqu'à affirmer que la « sexualité », au sens où nous la connaissons aujourd'hui, n'existait pas dans l'antiquité¹³. Dans une période

11 Dont l'objectif était précisément d'inscrire dans l'histoire ce que Marc Bloch (1982 [1939]) appelait les « façons de sentir et de penser ».

12 Si certains aspects de la thèse d'Ariès ont été légitimement débattus, il n'en reste pas moins que l'idée générale d'une construction historique et sociale du sentiment de l'enfance est aujourd'hui largement acceptée.

13 Autre exemple de cette volonté d'historiciser la sexualité et de la conjugalité, Paul Veyne (1978) s'est aussi intéressé aux métamorphoses qui se sont produites sous le Haut Empire romain, décri-

plus récente, le livre *Gay New York* de George Chauncey constitue également une excellente illustration de cette démarche d'historicisation des questions sexuelles : il montre que la norme binaire de la sexualité (hétéro / homosexuel) qui constitue une évidence dans le monde actuel est, elle aussi, le résultat d'un processus de réorganisation des catégories d'identification. Ainsi, au début du XX^e siècle, ce n'est pas le fait d'avoir des relations sexuelles avec des personnes du même sexe qui était considéré comme une transgression pour les hommes, mais le fait d'afficher « une inversion très marquée du genre socialement assigné en jouant le rôle sexuel attribué conventionnellement aux femmes » (Chauncey G., 2003 [1994], p. 25).

Dans cette même logique, certains chercheurs se sont intéressés aux goûts ou aux habitudes alimentaires. C'est le cas de l'anthropologue Sidney Mintz (1986) qui a détaillé le processus par lequel le sucre, rareté exotique en 1650, s'est transformé en produit de luxe cent ans plus tard, avant de devenir au milieu du XIX^e siècle une nécessité de base dans la consommation alimentaire des classes populaires britanniques, puis de tous les pays industriels. Pour Mintz, cette variabilité des perceptions et usages du sucre selon les pays, les groupes sociaux et les époques indiquait très clairement qu'il n'existait pas de « goût » absolu, indépendant de l'histoire.

D'autres illustrations de cette démarche de « dénaturalisation » peuvent se trouver dans des travaux sur la genèse sociale des sentiments. Anne Vincent-Buffault (1986) a voulu, par exemple, historiciser la manifestation des sentiments par les larmes, restituant le processus spécifique par lequel la propension à verser des pleurs en public a été progressivement réservé aux femmes (l'image d'hommes en larmes faisant au XIX^e siècle l'objet d'une stigmatisation croissante, alors même qu'il leur avait été préalablement possible, voire même recommandé, de pleurer). Pour elle, cette féminisation des larmes (accompagnée du passage d'une exaltation à un dénigrement) permet de rendre compte de la mise en place d'un nouveau régime des comportements (ce qu'elle appelle une nouvelle « économie des signes corporels ») ainsi que d'une re-définition des rôles masculins et féminins.

vant une double transformation : le passage d'une « bissexualité de sabrage à une hétérosexualité de reproduction » ; et celui d'une conception du mariage comme institution « de classe » à une conception du mariage comme institution « allant de soi » pour l'ensemble de la société.

Enfin, la mise au jour, par une approche génétique, du caractère construit des groupes raciaux se prête également à ces « effets de révélation ». Il s'agit d'étudier le processus de construction et de rigidification de frontières aujourd'hui considérées comme « évidentes » ou comme « vraies », mais qui ont évidemment une histoire. Des limites originellement conventionnelles peuvent ainsi se déplacer ou se rigidifier pour naturaliser les différences entre les populations qu'elles séparent. On retiendra deux livres appartenant au courant des *Whiteness studies* dont les titres sont particulièrement évocateurs. Le premier, *How the Irish became white?*, publié en 1995 par l'historien Noël Ignatiev, entendait montrer que les Irlandais avaient été perçus comme appartenant à un groupe racial différent des WASP à leur arrivée aux États-Unis et qu'ils n'étaient « devenus blancs » ou « caucasiens » qu'au cours du ^{xx}e siècle. Dans le second, *How did Jews become white folks?*, l'anthropologue Katherine Brodtkin Sacks (1996) montre, à partir de l'exemple de sa propre famille, que les Juifs ont été historiquement racialisés de manière très diverses, et que ce n'est qu'au sortir de la deuxième guerre mondiale qu'ils ont progressivement été acceptés comme « blancs », profitant alors d'un mouvement de mobilité sociale et résidentielle ascendante (dont n'ont pas bénéficié les Afro-Américains)¹⁴.

Ces quelques exemples, trop rapidement évoqués, permettent d'illustrer à la fois l'intérêt d'une démarche génétique et l'élargissement qu'a connu, au moins depuis les années 1960, le champ habituel des chercheurs en sciences sociales, soulignant l'historicité de phénomènes dont on a longtemps pensé généralement qu'ils avaient des caractéristiques intemporelles. Et la liste aurait évidemment pu être beaucoup plus large : les objets, les œuvres, les choses, la pudeur, les anxiétés, les formes de la vie intime, les rêves, le rire, le corps, la maladie, les couleurs et leur perception, le climat, les crimes, les sciences, les façons de compter, la mesure du temps, etc.

Un deuxième grand courant de recherche, popularisé dans les années 1980 sous le terme de « invention de la tradition », s'est appuyé sur cette même démarche génétique pour souligner le caractère historique et changeant de réalités longtemps pensées comme immobiles (sans pour autant être considérées comme naturelles). L'allongement dans le temps des perspectives d'analyse

14 Pour une synthèse, voir B. Bosa (2010).

servait dans cette logique à rappeler qu'il n'existe pas de « choses de toujours », même dans les cas où l'on postule habituellement l'inertie et la pérennité des coutumes. Le premier livre s'inscrivant directement dans cette perspective est le recueil éponyme édité par Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983)¹⁵. Les auteurs montraient qu'un grand nombre des traditions sur lesquelles s'étaient construits les États-nations européens au XIX^e siècle et pensées comme immémoriales étaient en réalité relativement récentes, voire « inventées ». Cette approche constructiviste a connu un succès important (au côté d'autres ouvrages comme ceux d'Ernest Gellner [1983] ou de Benedict Anderson [1983]) et elle a été transposée dans de nombreux autres contextes. Elle a permis en particulier de proposer une image nouvelle des mondes ruraux ou des sociétés dites « traditionnelles » que le regard ethnologique avait placé « hors du temps »¹⁶. Loin des permanences ou des structures immobiles longtemps privilégiées dans l'appréhension de ces sociétés, des chercheurs ont commencé à mettre l'accent sur des temps mouvants d'évolution, de confrontation, de remise en question. La notion a notamment connu un succès important auprès des anthropologues océanistes qui s'en sont servi notamment pour montrer que les pratiques de la *Kastom*, bien souvent présentées comme remontant à des temps immémoriaux, étaient en réalité beaucoup plus récentes qu'on ne se l'imaginait¹⁷.

Mais, les perspectives génétiques n'ont pas toujours à revêtir un caractère « révélateur » ou « dénonciateur ». De manière générale, tous les chercheurs y ont recours lorsqu'ils se donnent pour objectif de retracer les dynamiques ou processus qui ont affecté leurs objets d'étude. L'objectif peut être de tracer les évolutions de pratiques dans des champs ou des registres sociaux divers. Ce peut

15 Pour autant, le principe en lui-même n'était pas nouveau : Marc Bloch (1930) mettait ainsi les chercheurs en garde contre la tentation de considérer les « coutumes rurales » comme inscrites dans la nature des choses (e.g. le bonnet de l'Arlésienne, le nœud alsacien, etc.).

16 Voir J. Fabian (1983).

17 Pour une perspective critique, sur ce point voir E. Wittersheim (2006, p. 31 et suiv.). Remarquons que l'expression « tradition inventée » a donné une coloration politique aux travaux s'inscrivant dans cette perspective. Ceux-ci prenaient bien souvent la forme d'une dénonciation de « mythes » et de traditions « fictives » (par opposition à ce qui serait des traditions *genuine*, c'est-à-dire authentiques ou véritables), affectant par là même les revendications de certaines catégories de personnes.

être également de s'intéresser aux processus de formation et de dissolution des notions, catégories et modes d'expression ayant cours au sein d'un univers particulier. Dans certains cas, ces opérations génétiques portent sur des modulations prenant place dans la longue durée (comme dans le cas des grandes fresques qui entendent décrire des évolutions sur des centaines voire des milliers d'années¹⁸), dans d'autres, elles restituent des évolutions sur une période de temps relativement courte (comme dans le cas d'une recherche sur les transformations des discours sur le système d'enseignement au cours des vingt dernières années). Dans tous les cas, il s'agit de repérer aussi bien des continuités que des ruptures, de façon à «dénaturaliser» et «désubstantialiser» le rapport que l'on entretient au monde que l'on étudie. Dans une logique régressive, l'objectif est de partir d'un présent donné pour le penser comme un maillon au sein d'une chaîne, comme un moment dans une évolution aux durées multiples. En ce sens, cette approche, soutenue par une perspective comparatiste, a pour objectif premier de souligner le caractère arbitraire ou construit du monde social. Contre les illusions de la nécessité, il s'agit de reconnaître que les choses n'ont pas toujours existé telles que nous les connaissons et qu'il pourrait donc «en être autrement».

1.2. FAIRE ABSTRACTION DU MOUVEMENT

Nous ne pouvons (...) nous représenter quelque chose qui change sans nous représenter «quelque chose» et ce quelque chose est nécessairement du déjà fait.

É. Durkheim (1955, p. 195)

À l'opposé de cette approche diachronique et génétique, certains chercheurs choisissent de partir de la simultanéité des choses, d'un «en même temps». Plutôt que de vouloir comprendre comment les choses sont advenues ou comment elles se sont transformées, ils cherchent à savoir comment elles coexistent ou s'articulent en un lieu et un moment déterminé dans une certaine fixité¹⁹. Dans ce cas, l'objectif n'est plus de mettre au jour, par la comparaison, le caractère historiquement changeant des arrangements sociaux, mais de

18 Ainsi les travaux de Michel Foucault de l'antiquité à nos jours.

19 É. Durkheim (1955, p. 194) écrivait : «La vie ne peut se définir par la mobilité pure. Il y a dans le réel un aspect statique. (...) Rien ne change que pour aboutir à un résultat. De quel droit postuler que ces résultats sont dénués de fixité ?».

comprendre comment ces derniers constituent, pour les membres d'un groupe donné et dans un contexte particulier, des contraintes bien réelles pour l'action.

Dans cette perspective, il est important de remarquer que si le monde social a indéniablement une dimension contingente et construite, celle-ci n'est généralement pas toujours perçue comme telle par les personnes elles-mêmes. Du fait de la force des processus d'incorporation et d'intériorisation du social, ces dernières ont tendance à « naturaliser » le monde qui les entoure, à l'accepter comme un donné, comme quelque chose qui va de soi (ou qui va sans dire)²⁰. Plutôt que de vouloir dévoiler une inscription du social dans des processus qui dépassent le plus souvent les acteurs, le chercheur peut donc se donner pour tâche de restituer le consensus implicite autour des règles, normes et conventions qui organisent la vie sociale dans un univers spécifique²¹. Il ne s'agit certes pas de nier l'historicité de ces arrangements (au sens où leur contenu n'est pas donné une fois pour toute), mais de souligner qu'ils peuvent revêtir, dans des circonstances données et pour des personnes spécifiques, un « sens ordinaire de la normalité » et organiser silencieusement leurs manières de faire, de sentir et d'agir. L'objectif est donc, dans ce cas, de restituer des repères, des formes partagées d'appréhension du monde ou des points de vue qui sont certes socialement, culturellement et historiquement produits, mais qui ont été intériorisés au point de devenir partie intégrante de la personnalité intime des membres du groupe étudié. Ces derniers les mobilisent à la fois pour ajuster leurs conduites dans les circonstances ordinaires de la vie sociale et pour saisir les actions des autres. Le travail du chercheur consiste donc dans cette perspective à tenter de saisir cette forme particulière de *sens commun* à partir de laquelle les membres d'un groupe donné appréhendent le monde extérieur et leur propre expérience. Les exemples

20 Plus précisément, elles peuvent savoir que les choses pourraient être autrement, mais cela ne constitue généralement pas pour elles une préoccupation majeure. Elles considèrent généralement leur « réalité » et leur « connaissance » comme acquises. Voir P. Berger et T. Luckmann (1986 [1966]).

21 Ajoutons que ce consensus peut lui aussi ne pas être perçu par les membres du groupe étudié. La raison de la non-conscience est cependant différente: dans un cas, elle est liée à une trop grande distance, dans un autre à une trop grande proximité. Et c'est précisément ce qui rend difficile la tâche du chercheur qui travaille sur la vie concrète et ordinaire d'un groupe à un moment donné. Ce monde quotidien est tellement naturalisé qu'il en devient invisible, indiscernable, on ne le voit plus.

de la race et du genre permettent à nouveau d'illustrer ce point : malgré leur caractère historiquement variable, les appartenances « genrées » ou « racialisées » ne sont pas éphémères pour autant. Ainsi, la distribution des membres d'une société donnée en divers groupes racialisés (noirs, blancs ou toute autre catégorie en vigueur) est généralement évidente : le plus souvent, chacun sait se situer et situer les autres au sein des divers collectifs possibles. Par ailleurs, l'assignation à l'un ou l'autre de ces groupes produit des effets déterminants à la fois sur les expériences sociales les plus immédiates (par exemple pour entrer dans une discothèque ou parler à un agent de l'État) et sur les destins sociaux tels qu'ils se façonnent dans une plus longue durée. De la même manière, il existe dans la majeure partie des contextes des représentations dominantes et reconnues de ce que sont ou de ce que doivent être une femme et un homme. Et les personnes ne peuvent ignorer ces représentations (ou les « règles sociales » qui les accompagnent), ni les transformer soudainement.

Là encore, cependant, il est possible de travailler dans cette logique synchronique de la simultanéité en se nourrissant de perspectives très diverses. Une première approche peut être qualifiée de « totalisante », au sens où elle entend rendre compte du monde observé comme d'un ensemble solidifié. Que ce milieu se situe dans le passé (une « période » ou un « régime d'historicité ») ou dans le présent (une « culture »)²², le point commun est que le chercheur l'aborde comme un monde homogène, caractérisé par une « épistémè » spécifique²³. L'objectif est alors de restituer ce que l'on pourrait appeler l'horizon ou l'outillage mental propre aux membres de l'ordre culturel considéré et dont ils ne sauraient guère s'affranchir. Il peut s'agir par exemple d'identifier des catégories transversales et des modes de problématisation à travers lesquels les membres du groupe se

22 D'où la conception de l'histoire comme « science des périodes » et de l'anthropologie comme « science des cultures ».

23 D'autres parleront des « mentalités », du *Zeitgeist*, de l'état d'esprit voir de l'âme collective d'un groupe ou d'une époque. Certains historiens décrivaient par exemple la « féodalité » comme une « disposition d'esprit » ou comme un « complexe psychologique formé dans le petit monde des guerriers peu à peu devenus des nobles », voir G. Duby (1958, p. 766). L'image de « l'enveloppe », au sens des mathématiques, permet également d'illustrer clairement cette idée d'un cadre qui s'impose aux personnes et contraint leurs expériences.

perçoivent et perçoivent les autres. Ces énoncés donnent au collectif une sorte d'«unité physionomique» et ils déterminent les limites de *ce qui est pensable* pour les personnes qui en font partie. Il peut s'agir également de reconstruire des pratiques banales ou quotidiennes, de façon à dégager les éléments les plus cristallisés ou les plus permanents d'une architecture sociale particulière. L'accumulation et la transcription de récits ou d'événements divers est dans ce cas un moyen pour le chercheur de rendre compte des forces collectives ou structurelles qui s'imposent aux membres d'un groupe particulier. Au total, cette démarche entend donc souligner deux éléments principaux : d'une part, ce qui fait l'originalité des groupes sociaux, étudiés comme autant d'agglomérats ou de synthèses, et, d'autre part les relations régulières et les règles socialement instituées qui s'imposent aux personnes²⁴.

Mais ce n'est évidemment pas la seule approche synchronique possible : pour une même configuration, le chercheur peut vouloir non pas saisir «l'esprit du temps», mais s'intéresser au contraire à la diversité des situations et des expériences, prêtant davantage attention aux contradictions, aux faits locaux et aux détails. Dans ce cas, il ne s'agit plus tant de restituer la «cohérence» d'une époque ou d'une culture, que de s'intéresser aux diverses manières suivant lesquelles les personnes négocient quotidiennement les arrangements du monde social. S'il ne peut nier l'existence de présupposés communs, le chercheur choisit, dans ce cas, de déplacer le centre de la recherche vers des situations d'interaction de manière à inscrire les réalités qu'il étudie dans le mouvement de l'action. Pour cela, qu'il travaille sur des situations passées ou présentes, il lui faut être particulièrement attentif au jeu des interrelations entre les acteurs ainsi qu'à la diversité des points de vue que chacun d'entre eux porte sur la situation et sur les actions des autres. Nous sommes toujours ici dans l'étude du simultané, puisque l'objectif du chercheur est de comprendre la vie concrète et ordinaire d'un groupe à un moment donné, mais il s'agit cette fois d'insister davantage sur le caractère négocié des règles de fonctionnement du monde social, plutôt que sur leur force d'imposition. Pour reprendre des exemples déjà abordés, on remarquera que, malgré leur caractère

24 Cette approche permet donc de souligner le caractère éminemment variables des sociétés humaines (au sens où aucune ne ressemble à aucune autre), mais, nous y reviendrons, elle fait courir le risque d'exagérer l'homogénéité de chacune.

contraignant, les processus d'assignations raciales ou sexuelles sont toujours plus complexes et plus chaotiques qu'il n'y paraît : les catégories ne sont pas toujours très claires (une même personne peut parfois passer de l'une à l'autre) et, presque toujours, les arrangements généraux font l'objet de renégociations dans le cadre de situations spécifiques (par exemple pour définir ce qui est permis aux uns et interdit aux autres). Au lieu de considérer les individus comme des «représentants» de leur époque ou de leur groupe social, le chercheur s'intéresse donc ici aux stratégies ou aux capacités de négociations qu'ils mettent en œuvre et qui fondent, dans les limites des convenances sociales, leur singularité²⁵. Ce regard ne revient pas à nier le travail d'inculcation exercé par les institutions ou la force des conditionnements sociaux mais à vouloir saisir la manière dont ils opèrent à un niveau de détail²⁶. Non seulement, l'importance centrale des déterminismes sociaux n'exclut en rien la possibilité de négociation, d'écarts ou de manipulations, mais il peut coexister au sein d'une même période, d'un même groupe social, voire chez un même individu, des formes contradictoires d'appropriation du social.

Dans cette logique, le fait de travailler sur des configurations chronologiquement circonscrites peut servir tout autant à souligner les contraintes qui pèsent sur les personnes (et qui sont liées à la force des mécanismes historiques et sociaux), qu'à souligner la capacité de ces dernières à franchir les limites imposées, à brouiller les rôles ou à déplacer les conventions²⁷. Pour reprendre la métaphore du jeu (social), le chercheur se donne pour objectif, dans un cas, de retrouver les règles du jeu propres à une époque ou à un groupe, et, dans l'autre, de restituer le déroulement d'une partie singulière (ce qui lui permet et de restituer les inévitables ambiguïtés et tensions que génèrent les usages des règles générales ainsi que l'incertitude qui les entoure).

25 Voir J.-C. Martin (1996).

26 Suivant l'idée que les formes d'incorporation du social ne fonctionnent jamais comme une mécanique pure et que tout processus social renvoie également à une multitude d'expériences existentielles, individuelles et irréductibles. Voir le fameux éditorial «Tentons l'expérience» publié par les *Annales* en 1989.

27 Ce que Michel de Certeau (1986, p.802) appelait «la mouvance quotidienne et le murmure créateur de tout groupe vivant».

2. DES NIVEAUX D'ANALYSE ENTREMÊLÉS

En apparence, il semble donc relativement commode d'opposer deux grands modèles d'appréhension de l'historicité (même si chacun est, comme nous l'avons vu, caractérisé par une forte diversité interne). D'un côté, des approches diachroniques / génétiques qui entendent mettre au jour, par la restitution de processus et la comparaison dans le temps, le caractère construit (et donc contingent) du monde social. De l'autre, des approches synchroniques (ou simultanées) qui, pour des raisons de priorité analytique, mettent entre parenthèse la question du changement de façon à s'intéresser au fonctionnement routinier et naturalisé du monde social dans un contexte donné. Pourtant, la situation n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire et nous voudrions montrer, dans ce deuxième temps, que, dans la pratique, les deux orientations de recherche sont généralement entremêlées.

2.1. LA DIACHRONIE QUI N'EN EST PAS UNE Mesurer l'écart entre deux systèmes successifs

Tout d'abord, nous voudrions revenir sur certains des travaux présentés pour illustrer l'approche génétique de façon à souligner un paradoxe. Alors même que ces recherches apparaissent bien souvent comme une incarnation par excellence de l'approche diachronique, il n'est pas certain que cet adjectif soit toujours le plus approprié pour les décrire. On remarquera en particulier qu'un certain nombre de travaux qui s'inscrivent dans ce courant se donnent davantage pour objectif d'identifier l'écart historique entre deux systèmes successifs (par exemple deux régimes de relations raciales), plutôt que de restituer les processus qui ont permis de passer de l'un à l'autre. Il s'agit donc davantage d'une comparaison entre deux moments étudiés chacun de manière synchronique que d'une véritable diachronie (suivant l'opposition que proposait Durkheim (1955, p. 195) entre deux conceptions du devenir comme « série d'états tout faits » ou bien comme « quelque chose qui “se fait” »)²⁸. Le cher-

28 Il est d'ailleurs symptomatique que la même méthode peut être appliquée pour comparer deux systèmes qui ne sont pas liés temporellement. Il ne faut cependant pas se livrer à de trop grandes généralisations : certains auteurs ont bien montré un intérêt pour les processus

cheur est bien sûr capable de mettre au jour des variations, puisque la comparaison de deux états lui permet de révéler que les choses ont changé. Il peut par exemple repérer des changements de sensibilité ou identifier que ce qui était jugé comme « normal » dans tel ou tel domaine de la vie sociale à moment donné ne l'est plus à un autre. Comme nous l'avons dit, Ariès pointait par exemple une mutation de la sensibilité face à la mort quelque part au xv^e siècle, tandis que Foucault remarquait la disparition brutale d'une structure mentale la fin du xviii^e siècle. Mais les processus de changement eux-mêmes (ce que Durkheim (1955, p. 195) appelait le « passage d'un état à un autre ») restent, dans de nombreux cas, des boîtes noires, puisque l'on ne sait ni comment, ni pourquoi ils adviennent. De manière symptomatique, les historiens des mentalités étaient passés maîtres dans l'art de décrire des mutations de grande envergure, tant au niveau de la « vie matérielle » que des « modes de pensée ». Et pourtant, ils restaient parfois étrangers à toute analyse du changement social, voire, comme le soulignait J. Revel (1979, p. 1371), à toute explication du passage d'un système historique au système suivant. Ces historiens étaient certes très attentifs à la question des ruptures entre les époques (et donc à la question de l'altérité et de l'anachronisme²⁹), mais, pour reprendre une métaphore de François Hartog (1983, p. 1256), ils avaient tendance à considérer les régimes historiques « comme autant d'îles, encloses sur elles-mêmes et qu'un océan sépare, sans que jamais les barques des historiens (ou des anthropologues) ne réussissent ni à les rallier ni à les relier ». Dans cette logique, F. Braudel (1963, p. 544) reprochait à P. Chaunu, dans sa thèse sur Séville et l'Atlantique, d'avoir proposé à

de changement, se donnant notamment pour tâche de décrire, sur des périodes plus ou moins longues, comment le changement advenait, comment un système pouvait acquérir des propriétés nouvelles. Ainsi, George Chauncey (2003 [1996]) ne se contente pas de pointer l'existence de deux « régimes sexuels » dans son livre *Gay New York* : il lance de nombreuses pistes permettant d'expliquer ou de comprendre le passage de l'un à l'autre.

- 29 Une phrase d'Albert Soboul (1952, p. 517) résume bien cette conception du travail historique comme science des ruptures : « Encore une fois, ne confondons pas les époques, hier et aujourd'hui, le métier d'historien est à ce prix, les Annales ne cessent de le répéter ». Dans cette même logique, le *Rabelais* de Febvre (1947) [1942] était tout entier consacré à montrer que les catégories du xx^e siècle étaient d'un pauvre secours pour comprendre les hommes du xvi^e. Hors des Annales, on remarquera que Foucault revendiquait lui aussi l'analyse privilégiée du discontinu.

son lecteur des «vues fixes de lanterne magique», quand un «film au ralenti» aurait été préférable pour rendre compte de la «lente mais indéniable transformation des structures». Le problème était particulièrement aigu pour les chercheurs qui se donnaient pour strict cadre d'analyse le paradigme des mentalités, car, comme l'a souligné Jean Wirth (1988), la tautologie y tenait souvent lieu d'explication historique. En effet, la question du processus conduisant à la formation (ou au contraire à la désintégration) d'une «mentalité» particulière était bien souvent éludée et l'avènement d'une nouvelle mentalité était précisément ce qui «expliquait» les changements (plutôt que ce qu'il fallait expliquer). Si, par exemple, les magistrats avaient modifié leurs conceptions en matière de sorcellerie au XVII^e siècle et que la chasse aux sorcières avait cessé, c'était parce qu'une mentalité contraire à la chasse aux sorcières était apparue³⁰. D'une certaine façon, le *Rabelais* de Febvre permet d'illustrer cette difficulté. L'auteur se donnait comme objectif de souligner l'existence de dissemblances irréductibles entre les manières d'agir, de penser et de croire caractérisant l'univers auquel appartenait Rabelais et celles ayant cours dans le sien propre. En ce sens, Febvre ne remettait pas seulement en cause la thèse de l'incroyance de Rabelais, il allait finalement jusqu'à nier la possibilité même de cette incroyance du fait des conceptions caractérisant l'état de civilisation dans lequel s'inscrivait Rabelais. L'argument est évidemment très fort, mais il ne peut fonctionner qu'à la condition d'accepter l'existence de l'opposition entre mentalité cartésienne et mentalité pré-cartésienne ou pré-mécanicienne. Or, comme le montrait Marcel Bataillon (1944, p. 18), celle-ci était beaucoup plus postulée que démontrée. Bataillon mettait ainsi en doute cette tendance à insister sur l'existence de ruptures infranchissables :

30 Ce qui conduisait Wirth (1988) à écrire: «On reconnaît sans difficulté un type d'explication qui rejoint les sommets de la pensée médicale immortalisés par Molière: l'opium fait dormir parce qu'il possède une vertu dormitive.» Voir également Wirth (1977). On notera cependant que les historiens des mentalités avaient au moins partiellement anticipé la critique. R. Mandrou (1960, p. 899) insistait par exemple sur l'importance d'une double voie, permettant d'associer à l'étude des «mentalités» celle de «l'encadrement social»: «Une mentalité doit, elle aussi, s'insérer dans une réalité qui l'encadre, la justifie, ou, mieux, l'explique. En un mot, à cette mentalité qui inspirerait et éclairerait le Baroque, y a-t-il un encadrement, une explication sociale ? Voilà l'interrogation nécessaire.»

Si complète que fût alors l'emprise de la religion sur la vie, on résiste à admettre que cette multitude d'actes religieux qui s'imposaient aux hommes ne laissât nulle place, chez nul d'entre eux, à des mouvements d'incrédulité touchant la valeur de ces actes. L'incrédulité accompagne sans doute la religion, comme son ombre, depuis des temps très anciens (...) Religion, hypocrisie, incrédulité ne seraient-elles pas rigoureusement inséparables ?

En définitive, ces livres insistant sur l'hétérogénéité des civilisations (dans le temps ou dans l'espace) indiquent donc indéniablement des choses qui ont été, et ils pointent des clivages chronologiques, mais ils peinent parfois à nous donner les raisons ou les explications du changement³¹. Le problème est notamment lié au fait que l'ambition de décrire des « structures », des « civilisations », ou des « mentalités » donne presque inévitablement à tout travail de recherche une *résonance synchronique*³². Elle implique par définition de forger une vision synthétique qui laisse de côté la dimension processuelle. Il est difficile en effet de rendre compte de ce qui fait l'originalité et la cohérence d'un « moment » ou d'une « culture », sans les placer, pour les besoins de l'analyse, « hors du temps » et les étudier dans la simultanéité³³. Cette tendance était renforcée dans certains cas par la prédilection qu'avaient certains ethnologues ou historiens des mentalités pour les structures (apparemment) immobiles, pour les quasi-invariants ou pour ce que J.C. Perrot (1981, p. 3) appelait le « vaste domaine des calmes historiques ». Dans cette vision, chaque « mentalité », « civilisation » ou « culture » apparaissait comme autant de « prisons de longues durée » : elle était considérée comme un monde un monde complet et clos sur lui-même.

31 Voir la recension d'A. Rousselle (1987) du deuxième tome de l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault.

32 On rappellera à cet égard que Braudel (1958, p. 731) définissait la structure, pour les historiens, comme « une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement ».

33 Voir pour le cas de l'anthropologie, les réflexions de Johannes Fabian (1983), Jean Bazin (2008) et Alban Bensa (2006).

2.2. LA SYNCHRONIE QUI N'EN EST PAS UNE

Mais on peut également souligner que, de manière réciproque, l'approche « situationnelle » peut difficilement se cantonner dans la synchronie. Tout d'abord, il est évident que bon nombre des situations sur lesquelles se penchent les chercheurs sont dans la diachronie au sens où elles constituent des « événements » (voir Bensa, Fassin, 2002) ou des « dates critiques » (voir Hubert, 1909, p. 229). C'est-à-dire qu'elles introduisent des changements ou des discontinuités dans le cours habituel du temps, pouvant aller jusqu'à provoquer des coupures radicales dans un univers donné ou signaler le passage d'un système à un autre (comme dans le cas des révolutions, des crises ou des décadences, etc.)³⁴. On pourra certes souligner que si l'événement correspond à une diachronie, c'est une diachronie qui ne dure pas (une « micro-diachronie » comme disent les linguistes). On le sait, les conceptions du travail historique insistant sur l'accidentel et le discontinu (l'histoire « des rois et des batailles »), dominantes au XIX^e siècle, ont fait l'objet de sévères critiques. Dénonçant le bruit et la fureur dont une certaine histoire faisait son miel et stigmatisant l'agitation insignifiante de l'actualité, de nombreux historiens (et en particulier ceux des *Annales*) ont souligné qu'il serait illusoire d'accorder trop d'importance au temps court comme moteur des processus de changement. Comment les hommes pourraient-ils en effet se libérer en un jour de structures mentales élaborées sur de très longues périodes de temps ? Si l'histoire des mentalités avait pour point aveugle la question des « transitions » entre divers régimes historiques, il est peut-être tout aussi problématique – dans une logique d'histoire « événementiel » – de réduire le changement à des crises ponctuelles³⁵. Cette critique est importante, mais il n'en demeure pas moins que le monde social est aussi un monde de mouvement et d'innovation, et que, qu'on le veuille ou non, les événements, petits ou grands, forment un matériau fondamental pour les recherches sociales et historiques. On peut le reconnaître, nous semble-t-il, sans nécessairement plaider pour la résurgence d'une vision de « l'his-

34 Voir Dobry (1992).

35 La tentative permanente d'un retour au « temps court » s'explique peut-être par le fait que celui-ci se situe à « l'échelle des individus » et qu'il fait davantage sens pour eux.

toire comme drame», ni se lancer dans la prospection des seules cassures. Ainsi, bon nombre des situations que nous prenons pour objet constituent des «événements», au sens où il s'y joue quelque chose (sans pour autant provoquer des ruptures irrémédiables dans le cours de l'histoire)³⁶.

Deuxièmement, il est important de reconnaître qu'il n'existe pas de synchronie parfaite et que toute situation est un enchevêtrement de temporalités complexes. En ce sens, s'il est légitime pour le chercheur de faire un «arrêt instantané» sur une situation donnée, il doit reconnaître qu'il s'agit nécessairement d'un procédé heuristique. Pour reprendre l'exemple racial, l'objectif est alors de décrire, à un moment donné, le fonctionnement un système particulier, caractérisé par un ensemble de règles, contraintes, interdictions, tolérances, exclusions, etc. Mais, finalement, rien n'oblige le chercheur qui s'intéresse à des «situations» à suspendre toutes les durées pour se limiter à ce que Braudel appelait «l'étroite tranche du temps actuel»³⁷. Au contraire, il est possible, et même recommandable, de partir d'une situation ou d'un moment spécifique de façon à montrer comment un ensemble de temporalités en interférence les unes avec les autres s'y imbriquent³⁸. L'insistance de Fernand Braudel (1958, p. 739) sur le caractère «feuilleté» du temps social et la nécessité de saisir des temporalités multiples est ici particulièrement éclairante : «Une descente selon la pente du temps n'est pensable que sous la forme d'une multiplicité de descentes, selon les diverses et innombrables rivières du temps.»

En ce sens, tout récit d'une situation ou d'une conjoncture (présente ou passé) ouvre nécessairement la voie à diverses mises en contexte. Celles-ci peuvent passer par une réflexion sur les dynamiques et héritages multiples qui en expliquent l'évolution et les formes au moment de l'observation. Mais aussi par un effort pour souligner les issues possibles et les futurs (advenus ou non)

36 On distinguera par exemple la «chute du mur de Berlin» et la «découverte d'une mouche homosexuelle», dont l'étude est pourtant tout aussi légitime, voir S. Houdart (2002).

37 Nicolas Hatzfeld (2008) parle à ce sujet d'une «tendance fréquente à écraser ces moments comme de seuls points sur une ligne d'écoulement».

38 On songera également à la métaphore de la situation comme «pelote de laine», dont il s'agit de tirer les fils et qui permet de souligner que le présent «ne se comprend jamais seul».

qui s'offraient aux acteurs d'alors et en fonction desquelles ils se représentaient leur avenir et déterminaient leur action³⁹. Il faut être conscient, cependant, que cette mise en contexte ne pourra jamais être achevée et que de trop nombreuses dynamiques temporelles, suivant parfois des rythmes décalés ou même discordants, co-existent et s'imbriquent les unes dans les autres pour que l'on puisse prétendre en épuiser toutes les déterminations. Mais l'important est de reconnaître que l'on peut retrouver, dans chaque moment, un présent complexe et incertain, et qui ne fait sens que dans la durée. Les éléments de contextes ne sauraient jamais constituer, comme le pensent trop souvent ceux qui travaillent dans la seule synchronie, un simple «décor» ou un «arrière plan».

CONCLUSION

En définitive, les apories inhérentes à toute appréhension du temps – ordinaire ou savante – se reflètent dans le travail des chercheurs : alors que certains se focalisent sur la «concomitance» ou «l'en-même-temps», d'autres choisissent, au contraire, de décrire des «processus». D'autres, enfin, font le choix d'entremêler – tant bien que mal et de manière plus ou moins consciente – les deux dimensions dans leurs analyses. Tous ont en commun, cependant, de pouvoir et même de devoir affronter le problème de la temporalité. Ce n'est pas là seulement un impératif «moral», mais un impératif «logique». En effet, que les chercheurs en aient conscience ou non, leurs travaux s'inscrivent toujours dans un substrat temporel spécifique. Il serait donc absurde de vouloir établir un clivage entre les disciplines qui seraient affectées par les problèmes de la temporalité (l'histoire au premier titre) et les autres : par définition, toutes le sont et aucune ne peut avoir le monopole des réflexions

39 On associe généralement l'idée de «futurs passés» au travail de Reinhart Koselleck (1990) et à ce qu'il appelle les «horizons d'attente» des individus, composant leurs perspectives d'avenir. Cette idée était cependant déjà présente dans le travail de Marc Bloch (1929, p.436), commentant les recherches de Maurice Halbwachs: «Pour bien saisir ce jeu complexe, il y aurait lieu sans doute d'étudier, non pas simplement le développement en fin de compte réalisé, mais dans toute sa ligne, constamment brisée, le mouvement qui, à travers bien des hésitations et des tentatives avortées, aboutit à l'état de choses enregistré dans les plans urbains».

à ce sujet⁴⁰. Mais cette commune inscription des recherches sociales dans la temporalité ne signifie pas que tous les chercheurs aient à penser le temps de la même manière. Comme nous l'avons montré, des clivages très marqués peuvent être établis et il serait dangereux de prétendre imposer un mode unique d'appréhension du temps. Là encore, cependant, cette affirmation donne parfois lieu à des contresens. Au-delà de la résistance à reconnaître que l'ensemble des disciplines sociales et historiques sont affectées par la temporalité, un autre problème est lié à la tentation d'identifier, implicitement ou explicitement, des relations au temps qui seraient spécifiques à l'une ou l'autre des disciplines sociales (le « temps des historiens » auquel on pourrait opposer celui des « sociologues » ou celui des « anthropologues », etc.⁴¹). À mon sens, cette recherche de ce qui caractérise en propre chaque discipline est vaine et contreproductive. Il existe bien des lignes de partage entre différentes formes d'appréhension du temps, mais les distances et les proximités logiques entre diverses manières de concevoir les temporalités ne recoupent pas les frontières entre les différentes sciences sociales. Dans cette logique, cet article entendait réfléchir aux diverses manières de prendre en considération le temps dans les études sociales concrètes, mais en les dissociant de la question disciplinaire. Pour terminer, je voudrais essayer de dégager trois grandes approches du temps dans les travaux en sciences sociales, en reprenant une distinction proposée par le philosophe John Searle (1998 [1995]). La première – mettant au jour la dimension ontologiquement subjective du monde social – se sert de la dimension temporelle pour souligner le caractère arbitraire des arrangements sociaux (montrant tout ce qu'ils doivent aux hommes et à leurs institutions). La description de processus ou la comparaison entre moments différents permet dans cette logique de souligner que le fonctionnement du monde social est le produit d'une construction : si les manières de faire, de penser ou de sentir changent ou divergent selon les lieux et les moments, c'est bien qu'elles ne sont

40 Il est éventuellement possible de distinguer les travaux qui placent la question du temps au cœur de leurs réflexions et ceux pour qui il ne s'agit que d'un élément parmi d'autres.

41 C'est par exemple ainsi qu'a été formulée la « dispute » entre Braudel et Gurvitch autour du temps et de la durée en 1958.

pas « nécessaires »⁴². La deuxième approche – portant sur la dimension épistémologiquement objective du monde social – ne met pas l'accent sur le caractère historiquement variable de la réalité sociale, mais au contraire sur le fait que ces constructions ont une dimension très contraignante pour les membres d'un groupe social donné. Il ne s'agit donc plus ici d'étudier des processus de longue durée ou d'effectuer des comparaisons entre des périodes différentes, mais de se pencher sur des « configurations » ou des « moments » spécifiques de façon à insister sur ce qu'un univers donné a de « consolidé ». La question du « changement » et de « l'écoulement du temps » apparaît donc dans ce cas comme secondaire, puisqu'il s'agit de souligner, en un point donné, les formes « naturalisées » de fonctionnement du monde social (de façon à montrer comment celui-ci façonne des types de personnes particulières⁴³). Cependant, comme nous l'avons vu, si le chercheur doit mettre entre parenthèse les aspects les plus processuels du social pour se concentrer sur la partie objectivée ou cristallisée de l'histoire, cela ne signifie pas qu'il évacue l'historicité. Enfin, la troisième approche – centrée sur la dimension épistémologiquement subjective du monde social – part d'une conception du temps similaire à la précédente (au sens où elle se focalise, elle aussi, sur des « moments » plus que sur des « processus »), mais elle entend en faire autre chose. Le chercheur se penche ici aussi sur des configurations spécifiques, mais son objectif n'est pas tant d'insister sur la puissance des mécanismes sociaux que d'interroger les façons suivant lesquelles le fonctionnement « quotidien » de ces mécanismes en modifie les limites et la signification. Cette triple distinction permettra, nous l'espérons, d'aider à clarifier certaines pratiques de recherche et à inviter ceux qui laissent la question de la temporalité à un niveau implicite à la prendre au sérieux.

42 La comparaison se fait ici dans le temps, mais la logique est tout à fait similaire dans le cas spatial, géographique ou social.

43 Voir I. Hacking (2001).

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, 1989, «Tentons l'expérience», *Annales ESC*, vol. 44, n°6, p. 1317-1323.
- ANDERSON Benedict, 1983, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso.
- ARIÈS Philippe, 1960, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon.
- , 1975, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident: du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil.
- BATAILLON Marcel, 1944, «Le problème de l'incroyance au xvi^e siècle, d'après Lucien Febvre», *Mélanges d'histoire sociale*, 5, p.5-26.
- BAZIN Jean, 2008, *Des clous dans la joconde*, Toulouse, Anacharsis.
- BENSA Alban, 2006, *La Fin de l'exotisme*, Toulouse, Anacharsis.
- , FASSIN Eric, 2002, «Les sciences sociales face à l'événement», *Terrain*, 38, p.5-20.
- BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, 1986 [1966] *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- BLOCH Marc, 1929, «Mr Maurice Halbwachs, La population et les tracés de voies à Paris depuis un siècle», *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 3, p.434-436.
- , 1930, «L'art populaire», *Annales d'histoire économique et sociale*, 2, 7, p.405-407
- , 1952 [1949], *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Librairie Armand Colin.
- , 1982 [1939], *La Société féodale*, Paris, Albin Michel.
- BOSA Bastien, 2010, «Plus blanc que blanc. Une étude critique des travaux sur la whiteness», dans Didier Fassin (dir.), *Les Nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte.
- BRAUDEL Fernand, 1958, «Histoire et Sciences sociales: La longue durée», *Annales ESC*, 13, 4, p.725-753.
- , 1963, «Pour une histoire sérielle: Séville et l'Atlantique (1504-1650)», *Annales ESC*, 18, 3, p.541-553.
- BRODKIN SACKS Karin, 1998, *How Jews Became White Folks and What That Says About Race in America*, New Brunswick, N.J et London, Rutgers University Press.
- CERTEAU Michel (de), 1986, «Économies ethniques: pour une école de la diversité», *Annales ESC*, 41, 4, p.789-815.

- CHAUNCEY George, 2003 [1994], *Gay New York, 1890-1940*, Paris, Fayard.
- DOBRY Michel, 1992, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la FNSP.
- DUBY Georges, 1958, «La Féodalité? Une mentalité médiévale», *Annales ESC*, 13, 4, p.765-771.
- DURKHEIM Émile, 1955, *Pragmatisme et sociologie. Cours inédit prononcé à La Sorbonne en 1913-1914 et restitué par Armand Cuvillier d'après des notes d'étudiants*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- FABIAN Johannes, 1983, *Time and the Other: How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press.
- FEBVRE Lucien, 1930, «Mr François Simiand, Cours d'Économie politique, professé en 1928-1929. Dr Ferenczi, International Migrations dans Publications of the National Bureau of Economie Research», *Annales d'histoire économique et sociale*, 2, 8, p.581-590.
- , 1947, *Le problème de l'incroyance au xvi^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel.
- FOUCAULT Michel, 1972, *Histoire de la folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard.
- , 1976, *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- GELLNER Ernest, 1983, *Nations and Nationalisms*, Oxford, Basil Blackwell.
- GROSSIN William, 1996, *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, Octarès.
- GURVITCH Georges, 1963 [1950], *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF.
- HACKING Ian, 1999, *The Social Construction of What?*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- HARTOG François, 1983, «Marshall Sahlins et l'anthropologie de l'histoire», *Annales ESC*, 38, 6, p. 1256-1263.
- , 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* Paris, Seuil.
- HATZFELD Nicolas, 2008, «Au-delà de la perspective, cartographier le passé», *Temporalités*, 8, en ligne.

- HOBSBAWM Eric, RANGER, Terrence (dir.), 1983, *The Invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOUDART Sophie, 2002, «“On a découvert une mouche homosexuelle!” La mise en événement d'un objet scientifique», *Terrain*, 38, p.97-112.
- HUBERT Henri, 1909, «La représentation du temps dans la religion et la magie», dans Marcel Mauss (dir.), *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan.
- IGNATIEV Noël, 1996, *How the Irish Became White: Irish-Americans and African-Americans in the 19th Century*, New York, Routledge.
- ISAMBERT François-André, 1979, «Henri Hubert et la sociologie du temps», *Revue française de sociologie*, 20-1, p. 183-204.
- KOSELLECK Reinhart, 1990, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Édition de l'EHESS.
- LABROUSSE Ernest, 1948, «1848-1830-1789: comment naissent les révolutions?», *Comité français des sciences historiques, Actes du congrès historique du centenaire de la Révolution de 1848*, Paris, PUF.
- LALLEMENT Michel, 2008, «Une antinomie durkheimienne... et au-delà», *Temporalités*, 8, en ligne.
- LENCLUD Gérard, 1993, «La statue du commandeur (note critique)», *Annales ESC*, 48, 5, p. 1221-1230.
- MANDROU Robert, 1960, «Le baroque européen: mentalité pathétique et révolution sociale», *Annales ESC*, 15, 5, p. 898-914.
- MARTIN Jean-Clément, 1996, «Violences sexuelles, étude des archives, pratiques de l'histoire», *Annales HSS*, 51, 3, p.643-661.
- MINTZ Sidney, 1986, *Sweetness and Power: The place of sugar in modern history*, New York, Penguin Books.
- NOIRIEL Gérard, 1989, «Pour une approche subjectiviste du social», *Annales ESC*, 44, 6, p. 1435-1459.
- PERROT Jean-Claude, 1981, «Le présent et la durée dans l'œuvre de Fernand Braudel (note critique)», *Annales ESC*, 36, 1, p.3-15.

PRONOVOST Gilles, 1996, *Sociologie du temps*, Bruxelles, De Boeck.

REVEL Jacques, 1979, «Histoire et sciences sociales: les paradigmes des Annales», *Annales ESC*, 34, 6, p. 1360-1376.

– (dir.), 1996, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études.

RICŒUR Paul, 1985, *Temps et récit 3, Le temps raconté*, Paris, Seuil.

ROUSSELLE Aline, 1987, «Michel Foucault, Histoire de la sexualité, t. II: L'usage des plaisirs, t. III: Le souci de soi», *Annales ESC*, 42, 2, p.317-321.

SEARLE, John (1998 [1995]), *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard.

SOBOUL Albert, 1952, «À propos d'un article sur la Révolution française», *Annales ESC*, 7, 4, p.517-520.

TABBONI Simonetta, 2006, *Les Temps sociaux*, Paris, Armand Colin.

VEYNE Paul, 1978, «La famille et l'amour sous le Haut Empire romain», *Annales ESC*, 33, 1, p.35-63.

VINCENT-BUFFAULT, Anne, 1986 *Histoire des larmes XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Rivages

VOVELLE Michel, 1976, *Les Métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, Paris, Aubier-Flammarion.

WIRTH Jean, 1977, «Libertins et épicuriens: aspects de l'irrégion en France au XVI^e siècle», *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 39, p.601-627.

–, 1988, «La fin des mentalités», Conférence prononcée au Palais Universitaire de Strasbourg, Paru dans *Les Dossiers du Grihl*, Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Questions de méthodologie.

WITTERSHEIM Eric, 2006, *Des sociétés dans l'État*, Paris, Aux lieux d'être.